

Dans nos villages, on nommait affaneurs les vigneron, les laboureurs, les cultivateurs, tous ceux enfin qui se livraient aux travaux de la terre. Affanage est encor le gage des valets de ferme, des domestiques de la campagne, et affanures, le blé donné aux moissonneurs au lieu d'argent.

Un jour, dans l'un de nos voyages à travers les montagnes du Haut-Bugey, nous rencontrâmes une troupe de villageois, hommes, femmes, enfants, tous un sac sur l'épaule et cheminant péniblement : — D'où venez-vous donc ainsi ? demandâmes-nous à ces braves gens. — Ah ! Moussu, nè venons de maisonnâ en Bréissie et ne z'impourtons chié no ne z'affanura. E n'y a ben per tota nostra saison ! — (Ah ! Monsieur, nous venons de moissonner en Bresse et nous emportons chez nous nos affanures. Il y en a bien pour toute notre saison !..)

Cette expression d'affaneur est parfaitement corroborée par cette phrase de Ducange : *Lugdunensibus affaneur appellari mercenarios ruri laborentes.*

Ducangé, que l'on doit consulter pour avoir l'explication de nos locutions tombées en désuétude, dit qu'*ahans* étaient des terres à labeur, et terres *ahanables*, des terres cultivables. Dans d'anciennes gloses, et dans le vieux langage, on trouve *ahan* pour la culture, et *ahaner* pour cultiver la terre.

En vertu de l'euphémisme particulier à notre peuple, l'aspiration de l'*h* a été supprimée en faveur du sifflement de l'*f*, plus doux à notre oreille, et se prêtant mieux au génie de notre langue.

Du propre au figuré il n'y a qu'un pas, et affaner est devenu l'ancien synonyme de : se fatiguer, se tourmenter, avoir de la douleur.

Tous ces mots doivent nécessairement avoir un radical unique, et ce radical est *ahan*.